

## **HISTOIRE DE LA TRADUCTION OÏRATO-MONGOLE**

Appartenant au cercle culturel de Serinde, c'est-à-dire au cercle des peuples pour lesquels les langues classiques étaient le sanscrit – la langue sacrée de l'Inde – et le chinois classique, les Mongols ont créé dans ce cercle une subdivision d'indotibétain, en prenant le tibétain au lieu du chinois pour ne pas être assimilés au courant des siècles à ses voisins très nombreux. Car les Chinois inondaient toujours les steppes mongoles en qualité d'employés de l'appareil administratif, de commerçants, d'ouvriers, de cuisiniers, de serviteurs et même d'esclaves, etc. Et si l'on étudiait la langue chinoise classique à l'école, lisait et écrivait en cette langue toute sa vie, on devait aussi penser en chinois et l'employer dans la vie quotidienne, le préférant à la langue maternelle.

Il est même intéressant de mentionner qu'en langue littéraire mongole les noms de fruits et de fleurs cultivés en Chine sont toujours d'origine indienne, persane ou turque et non chinoise.

En défendant leur langue contre l'influence puissante du chinois, les savants mongols ont choisi consciemment la langue classique tibétaine au lieu du chinois dangereux : grâce à l'activité des traducteurs indiens et tibétains, presque toutes les œuvres principales des auteurs bouddhistes étant accessibles à des connaisseurs du tibétain classique; on pouvait aussi étudier toutes les œuvres des philosophes tibétains qui manquaient dans les fonds de la littérature chinoise et étaient inconnus aux auteurs anciens de l'Inde. En outre, le tibétain classique, presque incompréhensible aux simples Tibétains, ne présentait aucun danger pour les Mongols comme langue d'usage quotidienne : on peut lire et écrire en tibétain classique mais on ne le parle pas, tout comme en Europe on étudie le latin classique et l'emploie dans des œuvres savantes et dans la terminologie scientifique, sans le parler dans la vie quotidienne.

Mais en Mongolie on n'ignorait jamais la culture chinoise : tous les livres classiques de la philosophie confucienne et un très grand nombre d'œuvres littéraires furent brillamment traduites par des hommes de lettres mongols, de sorte que le lecteur mongol lisait en sa

langue maternelle tout ce que le Chinois, le Japonais, le Coréen et l'Annamite bien éduqué lisait seulement en chinois classique.

On traduisait beaucoup du tibétain classique et il existait des traductions du persan faites aux XIII-XIV<sup>me</sup> siècles et plus tard on traduisit des œuvres d'auteurs chinois par l'intermédiaire de la langue mandchoue au temps de la domination des Mandchous en Chine.

La révolution populaire en Mongolie Septentrionale ouvre la porte aux traductions de la langue russe et maintenant, en République Populaire de Mongolie, s'éveille un vif intérêt pour les traductions faites des autres langues européennes.

L'histoire de la traduction en Mongolie est presque millénaire, mais je veux donner ici seulement un aperçu bref d'une période liée à l'invention de l'écriture nationale des Mongols Occidentaux, bien connus en Europe sous le nom de Kalmouks.

Les Mongols Occidentaux ou Oïrates eurent pendant des siècles une écriture et une grande littérature commune aux autres Mongols.

L'écriture nationale empruntée au X<sup>me</sup> siècle aux Ouïgours – un peuple turc à l'époque du florissement du royaume et de la culture ouïgoures – était très simple et rationnelle. Les savants philologues mongols eurent l'idée toute géniale de créer un système de lettres polyphones, basées sur la profonde connaissance des lois phonétiques de leur langue, qui donna la possibilité unique d'avoir une langue écrite et une littérature nationale très riche et commune à tous les Mongols dispersés sur un très grand territoire et parlant divers dialectes.

À la veille de la conquête mandchoue, Dzaya Pandita Ogtorguin, dalaï des Mongols Oïrates, créa l'écriture nationale oïrate pour consolider la culture et l'unité des tribus oïrates devant l'agression mandchoue qui menaçait la liberté et l'indépendance de l'État Oïrate. Sur la base de l'écriture mongole polyphonique, il créa l'écriture monophonique : à chaque lettre de son alphabet, qu'il nomma *todo üsüq'* /"Lettres claires"/, ne correspondait qu'un phonème de la langue oïrate.

Et pour transcrire précisément les textes en langues classiques des Mongols – le sanscrit et le tibétain – il enrichit l'écriture civile oïrate *todo üsüq'* de l'alphabet spécial de transcription scientifique en modifiant un peu la forme des lettres mongoles pour les harmoniser avec celles de l'écriture oïrate. Et c'était à l'époque où le monde occidental ne

songeait pas même à la transcription scientifique romanisée des langues orientales telles que le sanscrit, le tibétain, le chinois ou le japonais. Les Mongols d'aujourd'hui, ayant perdu leur écriture si simple et si bien élaborée, ne peuvent pas même penser à avoir en cyrillique le système de transcription si précise et scientifique des langues classiques de son passé glorieux.

Dzaya Pandita des Oïrates avait traduit de nombreuses œuvres des auteurs indiens et tibétains en langue classique mongole et il avait créé une école de traducteurs savants qui travaillaient suivant ses recommandations. Après l'invention de l'écriture nationale des Oïrates, les disciples du Pandita travaillaient incessamment à enrichir la langue littéraire oïrate créée par leur Maître de Nation Dzaya Pandita, qui, lui-même, a traduit du tibétain plus de 150 œuvres d'auteurs indiens et tibétains.

Dans ses traductions, il avait revu et précisé bien des traductions de ses prédécesseurs en langue classique oïrate et commune des Mongols et il avait créé en langue littéraire oïrate la terminologie de toutes les sciences connues de son temps. Ses traductions, si élégantes et précises, ont de nos jours une grande valeur scientifique pour l'étude profonde des œuvres classiques de la philosophie bouddhiste en sanscrit et en tibétain.

Pour l'éducation du peuple, Dzaya Pandita traduisait aussi *L'Océan de Contes* – “Üligeriyin dalaï” –, des légendes charmantes et des biographies ravissantes des saints indiens et tibétains, et un grand nombre de livres gnomiques.

Nous trouvons aussi parmi ses traductions en langue littéraire oïrate de volumineux traités de médecine indo-tibétaine, de l'astronomie et de l'astrologie, de l'histoire du Tibet, etc.

L'autorité du grand savant Dzaya Pandita parmi les Mongols Oïrates était si grande que son alphabet *todo üsüq'* “Lettres claires” fut accpeté par toutes les tribus oïrates avec un grand enthousiasme comme un trésor national et tous les précepteurs, tous les scribes de chancelleries, la noblesse oïrate et les simples gens du peuple étudiaient avec ferveur leur nouvelle écriture nationale et des centaines de calligraphes aidaient son *Gourou* “Maître de la nation” à recopier et à multiplier ses traductions et celles de ses disciples. Plus tard apparurent aussi des traductions faites du chinois et même de la langue russe. Par le soin des

## HISTOIRE DE LA TRADUCTION OÏRATO-MONGOLE

missionnaires chrétiens apparaissent aussi au XIX<sup>e</sup> siècle les traductions de l'Écriture sainte, les Évangiles, etc.

Après l'établissement de la République Populaire de Chine, parmi les Oïrates de la province chinoise Sin Kiang, on commença à publier en écriture *todo üsüiq'* des éditions périodiques et des traductions de la littérature politique. Mais à la plupart de ces traductions nouvelles manquent l'élégance du style et la précision de la terminologie de la langue littéraire oïrate qui sont encore inconnus aux traducteurs du chinois moderne en mongol oïrate.

---

Source : *Babel*, vol. 15, n° 1, 1969, p. 15-16.